

liona par un système de suspension destiné à éviter les secousses. Il paraît que la vinaigrette était désignée aussi sous le nom de *brouette*. De là est venue la confusion.

On pourrait encore expliquer d'une autre manière l'erreur de ceux qui, les premiers, ont affirmé que Pascal était l'inventeur de la *brouette*. A l'époque où vivait ce grand génie, on donnait ce nom de *brouette*, et aussi celui de *roulette*, à une sorte de chaise à deux roues, dans laquelle les grandes dames se faisaient traîner; d'autre part, le savant géomètre, ayant écrit à seize ans un traité des sections coniques, inventa ou crut avoir inventé la courbe particulière appelée aujourd'hui *cyloïde*, à laquelle il donna le nom de *roulette*. De là, on a dit et répété que Pascal avait inventé la *roulette*, et comme *roulette* et *brouette* sont synonymes en un sens, il s'est trouvé un beau jour que Pascal avait inventé la *brouette*, appareil plus vulgaire et beaucoup mieux connu que la fameuse courbe brachystochrone, dont les jardiniers n'ont jamais fait aucun usage.

— *Brouette de la mort*. Dans les *Derniers des Beaumanoirs*, M. Kératry raconte que c'est une opinion généralement répandue parmi les paysans de la Bretagne, que si quelqu'un est sur le point de rendre le dernier soupir, la *brouette de la mort* passe dans le voisinage. Elle est couverte d'un drap blanc, et des spectres la conduisent; le moribond entend même le bruit de sa roue. Dans certains cantons, cette *brouette* est appelée le char de la mort, et son passage est annoncé par le cri de la fresaie. Chez tous les peuples, on rencontre des superstitions analogues, et jadis chaque château avait son fantôme blanc, qui ne manquait jamais de se montrer comme un présage de mort.

Brouette du vinaigrier (La), drame en trois actes, de Louis-Sébastien Mercier, représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre des Italiens, en 1787.

Un riche négociant de Paris, M. Delomer, a promis sa fille à M. Jullefort, et déjà l'on fait les préparatifs du mariage. Le futur, qui convoite la cassette du père beaucoup plus ardemment que les charmes de la fille, ne consulte ni les goûts ni l'inclination de cette dernière. Le jeune personne aime en secret Dominique, commis dans la maison du négociant et fils d'un vinaigrier, mais elle courbe la tête et se soumet aux volontés de sa famille. Dominique apprend, de la bouche même de M. Delomer, la nouvelle du prochain mariage de celle qu'il adore, lui aussi, en secret. Son visage s'altère, il tremble, il balbutie; son trouble n'échappe pas à M. Delomer, qui lui demande des explications. Le jeune homme hésite d'abord; mais il avoue ensuite son amour et se plaint de son peu de fortune, ou plutôt de ce que la fortune de M^{lle} Delomer est trop considérable. Cependant l'immense richesse de M. Delomer s'évanouit en un instant. Une banqueroute le réduit à la cruelle alternative ou de se voir ruiné, ou de faire tort à ses créanciers. Il confie son désastre à Dominique, qui le détourne de ce dernier et honteux parti. M. Delomer entrevoit une ressource: sans doute M. Jullefort, ce galant homme, cet ami désintéressé, se fera un devoir de l'aider à sortir d'embarras. Il veut lui parler de ses affaires, et ne sait comment s'y prendre: M^{lle} Delomer s'en charge. Au moment où, croyant lui faire sa cour, le jeune Jullefort l'accable de compliments et de protestations d'amour, elle lui apprend la terrible catastrophe dont son père est victime. L'amoureux hésite, devient froid; sa galanterie frise l'insolence, et il finit par écrire à M. Delomer une lettre très-dure, dans laquelle il lui conseille de se déshonorer. Sur ces entrefaites, le père du jeune commis, le vinaigrier, arrive avec sa brouette chargée d'un petit tonneau qu'il roule fièrement dans le salon de M. Delomer. Après quelques légers débats avec les domestiques de la maison, il aperçoit son fils, qui cherche à lui démontrer l'inconvenance de sa conduite; mais l'entrée de M. Delomer met fin à toutes discussions, et laisse le champ libre au père Dominique, qui, sans hésiter, demande pour son fils la main de M^{lle} Delomer. Le vieux négociant estime son commis et ne lui refuserait pas sa fille; mais, sans fortune, que ferait dans le monde les deux enfants? Si Dominique avait seulement une trentaine de mille francs, avec sa conduite, son esprit d'ordre et son intelligence, il pourrait se lancer dans les affaires et y réussir? — N'est-ce que cela? dit le père Dominique; ne faut-il que cette somme pour assurer le bonheur des deux amants? J'ai trois mille sept cent soixante-dix-huit louis, et six sacs de douze cents livres dans ce petit tonneau, ils sont à votre service... Et, en même temps, le vinaigrier défonce le baril et fait voir son argent. M. Delomer accepte la demande du père Dominique, et, au moyen de ses économies de vinaigrier, le bonhomme cimente le bonheur de son fils et de M^{lle} Delomer. « Cette pièce, lisons-nous dans les *Annales dramatiques*, offre de l'intérêt et des longueurs, du comique qui fait rire, et de la morale qui fait bâiller; elle a dû une partie de son succès au talent de l'acteur Périgny, chargé du rôle du vinaigrier. » La *Brouette du vinaigrier*, dont le sujet a été pris par Mercier dans le *Gage touché*, recueilli de nouvelles d'Eustache Le Noble, est celui des drames de l'auteur qui a été le plus discuté, et l'on sait combien tous l'ont été; il est aussi, au

dire de M. Charles Monselet, le plus caractéristique et celui auquel la curiosité attache le plus de vogue. « Quand je rencontre dans la rue la brouette d'un vinaigrier, écrit quelque part avec son orgueil naïf et sa complaisance habituelle le paradoxal auteur du *Tableau de Paris*, je me dis: Et moi aussi, je l'ai fait rouler à ma manière sur tous les théâtres de l'Europe, au grand étonnement des critiques, et maintenant la brouette y est naturalisée, comme le coffre doré de Ninus dans *Sémiramis*. » Ce drame, qui attirait la foule aux Italiens et que les théâtres de province jouaient avec succès, fit, en effet, le tour de l'Europe, accueilli partout avec faveur. Une note d'un collectionneur érudit, que nous trouvons sur une lettre autographe de Mercier, alors député de l'Oise à la Convention, nous apprend que la *Brouette du vinaigrier* a été traduite en allemand par l'acteur Grunert, de Stuttgart, « et qu'elle restera probablement fort longtemps au répertoire. » Grunert, admirable comédien, brillait dans le rôle du vinaigrier. — De nos jours, Brazier a jugé opportun de faire un vaudeville en un acte avec la *Brouette du vinaigrier*. Ce n'est pas le seul emprunt qu'on se soit permis à l'endroit du théâtre de Mercier. Patrat a refait le *Déserteur*; Alexandre Duval a pris dans *Charles II, roi d'Angleterre*, l'idée de la *Jeunesse d'Henri V*. Deux drames, la *Destruction de la Ligue* ou la *Rédaction de Paris*, et *Philippe II, roi d'Espagne*, ont servi de modèle à M. Vitet pour sa trilogie du règne d'Henri III. Enfin Casimir Delavigne n'a pas dédaigné de prendre deux ou trois scènes à la *Mort de Louis XI*, que l'on a réimprimée en 1827, pour constater ces emprunts. Terminons le compte rendu de cette pièce applaudie par nos pères, en donnant l'opinion de l'auteur lui-même, que viendra corroborer celle, plus impartiale, de Charles Nodier.

« Lorsque je publiai cette comédie, en 1775, dit Mercier, je savais d'avance toutes les mauvaises plaisanteries qu'on enfanterait sur son titre, la *Brouette du vinaigrier*; mais j'étais sûr aussi que la pièce ne déplairait pas; elle a réussi. Pourquoi? C'est que j'en sais un peu plus long sur mon art que les journalistes; aucun d'eux n'a daigné faire attention au rôle de Jullefort. Mes confrères et mes amis me détournaient également du titre et du sujet; je leur disais: De grâce, laissez-moi faire à ma guise; ce petit tableau de fantaisie me paraît avoir quelque chose de piquant. Ne peut-on pas le considérer comme un *Téniers*? Ne raisonnez point ma brouette; elle roulera, ou je ne m'y connais pas... Le manteau royal et l'habit de bure deviennent indifférents à mon pinceau; c'est le cœur de l'homme que je cherche. Que je touche une âme sensible sous cette étoffe grossière, et voilà l'objet de mon art heureusement rempli. » Mes amis et mes confrères me dirent que rien n'était plus contraire au bon goût que de mettre la brouette du vinaigrier sur la scène; je leur répondis qu'aux yeux d'un poète dramatique, rien ne devait être vil que le vice. J'ai changé entièrement mon second acte, car la représentation m'en a plus dit, en un instant, que toutes les critiques folliculaires. J'ai corrigé précisément tout ce qu'ils n'ont point blâmé. »

« La *Brouette*, remarque Charles Nodier, est une de ces pièces qui renferment le plus de morale pratique à l'usage des moyennes classes, et elle est exprimée avec une originalité et une singularité piquantes. Elle abonde en détails de sentiment qui touchent sans fatiguer. On n'y trouve, il est vrai, ni la gaieté de Regnard, ni les saillies de Dancourt, ni les subtilités de Marivaux, ni les épigrammes de Beaumarchais, mais du naturel sans trivialité, du comique sans cynisme, des caractères vrais, des idées peu communes. On pourrait y blâmer un ton trop sérieux. L'auteur ne s'est pas assez persuadé que la comédie ne doit pas être trop raisonnable, qu'elle veut de l'exagération et des couleurs chargées, et il a oublié qu'elle a une marotte, qu'elle secoue des grelots et qu'elle prend un masque... Le style est simple, agréable et correct. On y trouve des mots piquants. La comparaison que le vinaigrier fait de son fils à un grain de moutarde est une excellente saillie, et, en même temps, une comparaison ingénieuse et vraie... On pourrait trouver peut-être que la condition des personnages de cette comédie n'est pas assez relevée. C'est une des causes de la décadence de notre théâtre, que cette grande délicatesse sur le choix des individus qui figurent dans une pièce. Nos premiers auteurs, à commencer par Molière, ne craignaient point de faire figurer des bûcherons, des paysans, des marchands dans leurs ouvrages... Que l'on fasse attention, d'ailleurs, que Mercier s'était fait un système de faire figurer principalement la classe moyenne du peuple dans ses pièces. Il avait une philosophie à lui, qui s'étendait bien plus loin que celle des philosophes ses contemporains, et surtout de ceux de l'école de Voltaire. Il aimait à exciter l'intérêt pour la classe laborieuse, qu'il croyait plus près de la nature. Il a cherché à justifier ce système de la manière suivante: Un drame, quelque parfait qu'on le suppose, ne saurait trop être à la portée du peuple; il ne pourrait même paraître parfait qu'en parlant éloquentement à la multitude. Le peuple recèle des semences toutes prêtes à être mises en action, dès que la flamme du génie viendra les développer. Le peuple peut fort bien n'être pas initié dans les profondeurs de la métaphysique, dans le chaos et l'immensité de

l'histoire, dans les prodiges nouveaux de la physique et de l'astronomie; mais il sent vivement, il aperçoit toute image, il découvre certains rapports; il n'est pas étranger à un sentiment vif et même délicat. Le poète n'a pas besoin de s'élever jusqu'aux nues pour parvenir à le toucher; qu'il avance une vérité intéressante, une maxime juste, qu'il offre un tableau naïf et touchant, il verra tous les cœurs s'émeouvoir, il les soulèvera avec le fil puissant qu'il tient en ses mains; les connaissances s'y échapperont du sein des ténèbres où elles étaient renfermées, les idées du peuple se dévoileront rapidement et deviendront peut-être l'objet des méditations du philosophe. »

Nous nous sommes étendu comme à plaisir sur ce petit drame, aujourd'hui totalement oublié, et cependant nous ne sommes touché d'aucun repentir. Notre théâtre est tombé aujourd'hui à un tel degré de décadence, il s'occupe si peu de moraliser et à tellement à cœur le succès à tout prix, que, quand nous rencontrons dans cette atmosphère d'émanations nauséabondes quelque fraîche oasis, nous nous y cantonnons pour renouveler un peu l'air vicié de nos pommiers.

BROUETÉ, ÉE (brou-é-té) part. pass. du v. Brouetter: *TERRE BROUETÉE*.

BROUETÉE s. f. (brou-é-té — rad. *brouette*). Charge d'une brouette, ce qu'une brouette peut contenir.

BROUETTER v. a. ou tr. (brou-é-té — rad. *brouette*). Transporter à l'aide de la brouette: *BROUETTER de la terre, des légumes, du fumier*. *Autrefois, les grandes dames se faisaient BROUETTER. Un homme paraît; c'est lui qui a BROUETÉ mes bagages à l'hôtel.* (V. Hugo.)

BROUETTEUR s. m. (brou-é-teur — rad. *brouetter*). Individu qui transporte des matériaux à l'aide de la brouette.

BROUETTIER (brou-é-tié — rad. *brouette*). Ouvrier qui porte des fardeaux sur une brouette.

BROUGH, ville d'Angleterre, comté de Westmoreland, à 11 kilom. S.-E. d'Appleby, sur le chemin de fer de Lancaster à Preston; 2,000 hab. Fabriques de bas, mines de plomb et de houille, eaux minérales. Vieilles tours, débris d'un château fort de l'Heptarchie, réparé en 1660. L'église renferme une chaire très-curieuse, construite d'une seule pierre.

BROUGHAM s. m. Voiture à quatre roues et à un cheval, mise à la mode par lord Brougham. *Quelquefois flait, dans un BROUGHAM moderne, la favorite d'un pacha.* (Th. Gaut.)

Cypris court sur l'onde
Dans un brougham de nacre attelé d'un dauphin.
TH. DE BANVILLE.

BROUGHAM (lord Henry), littérateur, savant, historien et homme politique anglais, appartenait à une famille du N. de l'Angleterre. Son père épousa à Edimbourg la nièce de l'historien Robertson. Le premier fruit de cette union fut Henry Brougham, né, suivant les registres de la pairie d'Angleterre, le 19 septembre 1778, mais plus probablement en 1779, si l'on se reporte à la date du mariage de son père, qui est du 25 mai 1778, mort à Cannes le 7 mai 1868. H. Brougham fut envoyé fort jeune au collège d'Edimbourg, et son ancien condisciple, lord Cockburn, dans ses *Mémoires de mon temps*, rapporte différentes anecdotes caractéristiques qui prouvent la précocité de cette vaste intelligence. Au sortir du collège, Brougham entra à l'université et s'appliqua avec tant d'ardeur à l'étude des mathématiques, qu'en 1796 il publiait, dans les *Transactions philosophiques*, un traité sur les lois de réflexion et la coloration des rayons du spectre solaire, bien tôt suivi, dans le même recueil, d'un autre traité sur les *Principaux théorèmes de la géométrie transcendente*. Thomas Campbell, qui habitait alors Edimbourg, rapporte que les savants de cette ville lurent avec stupéfaction ces remarquables essais d'un jeune homme de vingt ans, et lui prédirent les plus hautes destinées dans le domaine de la science. Au sortir de l'université, H. Brougham se livra à l'étude du droit et fit bientôt partie du barreau anglais. En 1803, il devint un des collaborateurs assidus de la célèbre *Revue d'Edimbourg*, que Jeffrey venait de fonder avec le concours des écrivains les plus remarquables de l'Angleterre, et, ainsi que ses collègues, il s'attira les sarcasmes acérés de Byron, blessé par la forme ironique et hautaine des critiques dont il avait été l'objet. C'est là que H. Brougham publia ses *Recherches sur la politique coloniale des États de l'Europe*, ouvrage dans lequel il discute les différents systèmes de l'Amérique, de la France, de l'Espagne et de l'Angleterre; le jeune écrivain semblait y plaider la cause de l'esclavage, et ce travail lui a souvent été reproché par ses adversaires politiques, bien que l'expérience ait depuis complètement transformé les opinions du noble lord. En 1810, il fut envoyé à la chambre des Communes par le bourg de Camelford, et se plaça dès le principe dans les rangs des whigs; il commença alors contre le parti tory cette guerre mémorable qui devait se terminer, après vingt années de luttes parlementaires, par l'inauguration du système de la liberté en Angleterre. Lord Brougham, en sa qualité d'avocat, fut chargé de la défense de la reine Caroline de Brunswick, femme de George IV, et les admirables plaidoiries du

jeune orateur sont festées un de ses principaux titres de gloire. Ce procès était à peine terminé que Brougham entreprit la défense du libraire Williams, poursuivi pour un violent pamphlet contre le clergé de Durham. « Il prononça dans cette occasion un superbe discours où, dit l'*Annual Register*, laissant de côté l'affaire en cause, il prit à partie l'Eglise anglicane; réunit en faisceau toutes les accusations dirigées contre elle, et, dans une émouvante improvisation, poursuivit des raileries les plus amères la vénalité du clergé, sa servilité, sa bassesse; s'élevant aux considérations philosophiques les plus hautes, il lui prédit sa ruine et fit tomber sur lui la plus solennelle flétrissure. De ce jour, Brougham compta parmi les premiers orateurs de l'Angleterre. Sa carrière politique ne fut pas moins remarquable; héritier des principes du libéral Fox, nous le voyons se dévouer dans les rangs des whigs à leur triomphe, sans se préoccuper du plus ou moins de popularité que lui rapportaient ses opinions. Lorsque, après la journée de Waterloo, qui avait donné le pouvoir aux tories, l'exaltation se fut apaisée, et que les malheurs de la guerre se firent sentir dans les grands centres manufacturiers, qui se révoltèrent, le ministère tory ne sut employer que la violence pour réprimer l'émeute. Nous voyons alors Brougham, toujours sur la brèche, s'opposer à la suppression de la liberté de la presse (1816), à celle de l'*habeas corpus* (1817), s'élevant contre les *six actes* (1819), déconvenant à la chambre les misères de l'Angleterre (1820), combattant enfin dans ses discours l'insuffisance du ministère, qui n'avait pas su prévoir ces malheurs et qui savait encore moins y porter remède. Enfin lord Canning, qui représentait alors à la chambre des Communes ce qu'on appelait en France le tiers parti, succéda à Castlereagh, et Brougham soutint quelquefois le ministère qui appela les whigs au pouvoir; mais, Canning étant mort, il fut remplacé par Wellington, et lord Brougham rentra dans les rangs de l'opposition, qui avait fini par se rallier l'opinion publique. Nommé en 1825 chancelier de l'université de Glasgow, il contraignit le ministère à prononcer en 1829 l'émancipation des catholiques d'Irlande. Cependant Guillaume IV venait de monter sur le trône, au moment où la révolution de Juillet inaugurait en France le règne des idées constitutionnelles; lord Brougham fut envoyé à la chambre par le comté d'York et y détermina la chute du ministère, qui fut remplacé par les whigs; lord Grey fut chef du ministère et Brougham fut élevé à la dignité de lord chancelier. « Ainsi, dit la biographie Didot, dans cette terre de l'aristocratie, un simple citoyen, sans parents, sans fortune, sans appui, pur de brigues et de toute intrigue, parvint au rang le plus élevé, par la seule puissance du talent et de la vertu politique. » Le nouveau chancelier commença aussitôt cette lutte grandiose pour la réforme parlementaire, lutte dont l'histoire gardera le souvenir, et dont le poids retomba tout entier sur le grand orateur. L'organisation municipale, la réforme judiciaire, la loi des pauvres, la réduction de l'impôt, l'abolition de l'esclavage, l'appui prêté à la Belgique, tels furent les actes qui portèrent le ministère au comble de la faveur publique et Brougham à l'apogée de sa gloire politique. Mais le Capitole est près de la roche Tarpéienne, et Brougham, après la mort de lord Grey, dut se retirer du ministère, en présence des haines et des rancunes qui s'étaient accumulées devant le vaillant champion du libéralisme. Depuis cette époque, lord Brougham a cessé d'appartenir à aucun parti, tout en conservant l'influence légitime que lui ont méritée son caractère, son âge et son talent, et il donne aux assemblées politiques le rare exemple d'un homme indépendant de toutes les coteries et de toutes les opinions. Comme écrivain, lord Brougham s'est acquis une grande réputation; possédant le français comme sa langue maternelle, il a publié dans notre langue les *Vies de Voltaire et de Rousseau*, dans lesquelles il s'est efforcé de justifier ces deux grands hommes de l'accusation d'athéisme portée contre eux par le clergé anglican. Parmi ses autres écrits, publiés en anglais, nous citerons: *Mémoires sur les hommes d'Etat du règne de George III; Vies des écrivains et des savants du règne de George III; Philosophie politique; Discours, précédés d'une introduction historique, avec une dissertation sur l'éloquence des anciens, Discours sur la philosophie naturelle de Paley; Exposé analytique de la doctrine de sir Isaac Newton*; enfin de nombreux articles publiés dans la *Revue d'Edimbourg*, et des pamphlets sur la *Réforme législative*. Une édition complète de ses œuvres a été publiée en 1855-1856, et l'on peut se convaincre, en les parcourant, qu'il n'est pour ainsi dire aucune branche des connaissances humaines à laquelle il soit resté étranger. Outre tous ces travaux, lord Brougham, malgré son âge avancé, poursuit avec l'activité et la persévérance de la jeunesse son œuvre propre, qui est la diffusion de l'instruction et des lumières dans les classes ouvrières. La Société des ouvriers de Londres, la Société pour la diffusion des connaissances utiles, l'université de Londres, la *Penny-Cyclopædia* (Encyclopédie à deux sous), sont des créations dont l'initiative lui appartient tout entière, et, parmi tous ses titres à la gloire, ces fondations constituent